

Études littéraires africaines

Entretien avec Abdourahman Waberi

Guillaume Cingal



Number 12, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041857ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041857ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cingal, G. (2001). Entretien avec Abdourahman Waberi. *Études littéraires africaines*, (12), 7–10. <https://doi.org/10.7202/1041857ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Entretien avec Abdourahman Waberi

Un recueil de poèmes chez Pierron, des "textes pour le Rwanda", Moisson de crânes au Serpent à plumes, des "variations romanesques" chez Gallimard... Il y a eu, ces derniers mois, une série impressionnante de publications, dans des genres divers. Est-ce que vous pensez que votre écriture se trouve à un tournant décisif ? Et si oui, lequel ?

Les publications de ces derniers mois (*Les nomades, mes frères, sont allés boire à la Grande Ourse* en mars 2000, *Moisson de crânes* en octobre 2000 et *Rift Routes Rails* en janvier 2001, sans parler des articles et des comptes rendus donnés à *Africultures*, *Notre Librairie* ou au *Monde diplomatique*) ne sont que la matérialisation d'un long travail effectué en amont. Les lecteurs et les critiques ne se rendent compte de ce travail au long cours qu'à l'occasion des publications - et c'est bien normal. Pour répondre à votre question, disons que je ne suis pas particulièrement dans une phase de création euphorique. Je dirai que c'est mon rythme presque normal. Seulement la perception en est quelque peu faussée par les dates de publication assez rapprochées. Le recueil de poèmes était prêt depuis au moins deux ans. Les éditeurs, Le Dé Bleu et Le Bruit des autres par exemple, avaient accepté de le publier rapidement, puis ont finalement différé sa sortie de six mois en six mois. C'est enfin un charmant éditeur lorrain, Pierron, qui a publié le recueil. Le livre sur le Rwanda entrainait dans le projet collectif que vous connaissez et il a fallu mettre les bouchées doubles pour respecter la *deadline*. Quant à *Rift Routes Rails*, il s'inscrivait dans une autre dynamique et a fait son chemin plus sereinement.

Pour faire bref, je ne crois pas que mon écriture se trouve à un tournant décisif. De plus, je suis toujours rétif, en tant que créateur, à l'emprisonnement générique. J'aime à passer d'un genre à l'autre selon les circonstances, les intentions et les moments. C'est d'abord et avant tout "le plaisir du texte" (pour parler comme Barthes) qui m'intéresse. J'entends par ce terme le travail de documentation, de lecture, de maturation, de recherche et, enfin, de rédaction que comporte tout projet esthétique. La finition et la finalisation, c'est-à-dire le choix de l'éditeur, de la collection, etc., est et reste stratégique mais pas si exaltante que le travail en amont, le chantier de l'écriture.

L'expression que vous venez d'employer - "le chantier de l'écriture" - me paraît tout à fait appropriée, non seulement à votre style, mais aussi à la structure de vos ouvrages. Pouvez-vous m'en dire plus ?

L'expression de "chantier de l'écriture" correspond à mon sentiment d'écrivain, de producteur de textes qui défient les catégories génériques traditionnelles. Ce qui m'intéresse ici, c'est le déroulement de l'écriture et son déploiement, les difficultés rencontrées et résolues, le brouillage entre prose et poésie, le plaisir du texte qui prend forme sous mes yeux. A ce stade, je

ne me soucie pas du tout de la finalisation, c'est-à-dire le choix entre tel ou tel genre, et encore moins des vœux de l'éditeur et des lecteurs. Le chantier de l'écriture, c'est la période aussi d'avant la publication, les commentaires des critiques, les aléas de la réception. C'est un temps tout entier consacré au pur plaisir égoïste de l'auteur, du créateur de texte. C'est un temps divin, un temps de parturition, d'obsession et de concentration. Un temps de petits tics et de petits rites. C'est le temps de la piste avant le grand envol.

Permettez-moi de citer le début du texte intitulé "Les autres", dans Rift Routes Rails :

"Les cellules du corps, comme les histoires nées de l'esprit, non de s'étioler, se renouvellent à force d'usage.

Le ciel déversait sur la ligne d'horizon le vin du soir, le troupeau rentrant désossé, moulu, courbaturé, les sabots fumant de poussière."

On sent là ce que vous venez d'appeler le "déploiement" de l'écriture. Ainsi, comment expliquer, dans vos textes, l'infinie variété des rythmes et des points de vue ? Est-ce que vous diriez que vous avez plusieurs styles, ou plutôt que votre style est justement caractérisé par ces ruptures de rythme, ces changements de ton et de temps ?

Première remarque, il y a une petite coquille qui s'est glissée dans la seconde phrase. Il faudrait lire "loin de s'étioler" et point "non de s'étioler". Je vais corriger cette coquille dans la prochaine édition, qui doit sortir dans quelques mois. Enfin, pour répondre franchement et sérieusement à la question du style, je ne suis pas bien placé. Le déploiement du style obéit plus souvent, en tout cas chez moi, à ce que j'appelle une économie du plaisir qu'à la pure intentionnalité de l'auteur. Il y a une part de l'écriture qui échappe à son auteur. Vous connaissez sans doute le mot fameux de Borges que je vous citerai de mémoire : "entre la rime et la raison, je choisis la rime...". Les lecteurs et les critiques m'ont souvent reproché le fait qu'il y avait des changements de rythme très fréquents dans mes textes mais, honnêtement, je ne saurais trop vous en dire davantage sur le pourquoi.

Mais ce qui peut relever de l'intentionnalité, c'est la recherche consciente de trouver une voix neuve pour chaque texte, voire chaque personnage, de manière à donner à ces derniers une singularité. L'écriture est un enjeu qui se suffit à lui-même, et la passion d'écrire qui anime l'écrivain, tout écrivain, exige une rigueur vigilante sans quoi le résultat ne serait qu'une copie pâle et sans saveur du monde alentour qu'on s'évertue à décrire. Pire, ce résultat sera, à coup sûr, un recyclage des discours idéologiques, sociologiques, anthropologiques, etc., qui sont déjà disponibles en quantité astronomique.

La vraie écriture résiste, par ses aspérités, sa rugosité, ses plis et replis, aux discours déjà disponibles. Ces derniers sont activés par ce qu'on appelle la communication, l'information, la doxa, la tradition scolaire du bien-écrire, etc. Un projet d'écriture porte en son sein sa part d'"opacité", pour reprendre un terme glissant. Peut-être qu'après tout, et c'est ma proposition ici, les changements de ton et de temps, les ruptures de rythme, les longues listes de termes imprimés dans le corps du texte narratif, sont une manière de générer du poétique ou de l'opacité. Allez savoir.

Puisque vous parlez d'Edouard Glissant, je pensais justement à un autre concept glissantien, celui du Tout-Monde. Pour citer de nouveau Rift Routes Rails, un des textes s'intitule "E-mail moi quelque chose", ce qui signifie que les nouvelles technologies sont pleinement intégrées à votre démarche d'écrivain. Avez-vous une vision résolument optimiste de l'outil Internet, qui serait une des modalités possibles de ce "tout-monde" ? Ou bien partagez-vous les réserves de ceux qui pensent qu'Internet renforce les inégalités économiques ?

Les nouvelles technologies ne sont, bien entendu, ni bonnes ni mauvaises en soi. Tout dépend de l'usage et, partant, des intentions de l'homme/femme qui les utilise. Et là, ça devient une tout autre histoire - une affaire d'éthique. Godard a raison de dire qu'un plan ou un travelling est tout de suite une affaire de morale. Itou pour l'écriture. A fortiori chez les écrivains et les artistes de l'hémisphère qui sont en prise avec tant d'éléments, de courants, de forces et de vagues parfois contradictoires... d'autres fois non, et heureusement !

Les nouvelles technologies comme l'Internet ne sont donc ni à condamner (la rage iconoclaste qui anime certains mouvements prétendument religieux comme les talibans afghans ou nigériens est stupide et rétrograde), ni à aduler d'avance.

Les nouvelles technologies peuvent être de puissants accélérateurs de l'histoire en train de se faire. Les téléphones portables ont contribué, par exemple, à l'avancée de la démocratie en Afrique, au moins lors des élections. Les bureaux de vote les plus reculés sont rapidement joignables par téléphone portable et, du coup, les régimes sont pris de court. Autre exemple, le régime djiboutien autocratique est actuellement ennuyé par un site Web, au départ destiné à un petit groupe de personnes depuis Paris, devenu une plate-forme pour les opposants et une source d'informations pour tous les autres citoyens. Une telle plate-forme aurait fini par voir le jour mais l'Internet a hâté son avènement. A Djibouti comme ailleurs, l'influence de ces nouvelles technologies est très circonscrite, certes, mais quelle puissance d'accélération et d'archipélisation ! Internet contribue aussi à rapprocher la diaspora et le pays natal ; c'est un outil nomadique ou pour nomades, apatrides, exilés ou autres personnes déterritorialisées. A méditer.

Je sais que vous voyagez beaucoup, en particulier pour participer à des conférences d'écrivains. Qu'est-ce que ce type de conférences vous apporte, tant d'un point de vue intellectuel que d'un point de vue esthétique ?

Oui, ce type de conférences est très important dans la vie, surtout d'un jeune auteur puisque c'est là l'occasion de nouer des contacts. On se confronte au regard des autres, les plus âgés ou les plus expérimentés par exemple. On se frotte à leurs idées, leurs mots. Sans parler du caractère convivial ou du côté "rite de passage". Il y a un véritable esprit familial entre les écrivains africains francophones que j'ai pu vérifier à plusieurs reprises. C'est sans doute à cause de cet esprit qu'on a utilisé le mot de "fratrie" pour désigner le champ littéraire congolais des années 1970-1990.

N'oublions pas qu'au cours de ces conférences, il y a deux temps, deux plates-formes : le "on" et le "off". Tous deux ont leur importance. Le "on"

c'est le côté officiel, l'ensemble des communications et des intervenants. Le "off", c'est tout ce qui se passe hors champ, dans les coulisses, entre deux trajets, au bar et au restaurant, etc. Le "off" permet aux gens de parler plus longtemps, par exemple. Sachez que des projets comme "Rwanda : Ecrire par devoir de mémoire", et bien d'autres encore, se sont décidés au cours du "off", à Limoges si ma mémoire est bonne, et à peine trois ans après le génocide. Enfin, ce type de rencontre est un moment privilégié pour renouer entre les écrivains du continent et de la diaspora, entre les écrivains de l'intérieur et les exilés, bref entre les nomades de tout poil. Enfin, si ces rencontres peuvent être fatigantes à la longue, cette fatigue n'est rien comparée au plaisir de retrouver des ami(e)s de longue ou de fraîche date.

Pouvez-vous nous en dire plus sur ce que vous écrivez en ce moment ?

Comme d'habitude, je fais trente-six petites choses à la fois. Des articles, le plus souvent des comptes rendus de lecture que je donne régulièrement à *Africultures*, au *Monde diplomatique* ou à *Notre Librairie*. A cela s'ajoutent les travaux de circonstance, les commandes, les demandes comme cette préface à faire pour un livre de Marcel Griaule à paraître chez Gallimard. Pour ce qui est des projets plus personnels, je n'aime pas trop dévoiler les choses tant qu'elles ne sont pas sérieusement installées sur les rails, disons que je suis tenté par un livre à quatre mains, avec un ami, et dans un genre qui pourrait bien surprendre mes lecteurs habituels. Pour le reste, *inch'allah* !

*Propos recueillis par Guillaume Cingal
Avril-mai 2001*

Bibliographie sommaire

Le Pays sans ombre. Paris, Le Serpent à plumes, 1994, réédité en collection 'Motifs'.

Cahier Nomade. Paris, Le Serpent à plumes, 1994, réédité en collection 'Motifs'.

Balbala. Paris, Le Serpent à plumes, 1997.

Les nomades, mes frères, sont allés boire à la Grande Ourse. Sarreguemines, Pierron, 2000.

Moisson de crânes, textes pour le Rwanda. Paris, Le Serpent à plumes, 2000.

"Blancheur d'os". In *La voiture est dans la pirogue*, ouvrage collectif. Limoges, Le bruit des autres, 2000, pp. 53-61.

Rift Routes Rails. Paris, Gallimard, 'Continents noirs', 2001.